

# Cheikh Anta Diop et le matérialisme historique

Thierno Diop\*

---

**Abstract:** This paper deals with Cheikh Anta Diop's critique of historical materialism. It analyses works in which Diop expresses his agreements or disagreements with Marx's thesis concerning the role of physical living conditions as determined by the geographical milieu in primitive human societies. It also discusses the issue of revolutions. According to the author, the questioning of principles of Marxism allowed Diop to clear up the mystery surrounding black civilisation, hitherto considered as footnote to history, and also provided impetus for African marxists to study the continent's history.

---

Dans la préface de l'édition de 1954 de *Nations nègres et culture*, Cheikh Anta Diop (1979:18-19), après avoir critiqué «l'intellectuel marxiste qui a oublié de soigner sa formation marxiste ou celui qui a étudié le marxisme dans l'absolu sans en avoir jamais envisagé l'application au cas particulier qu'est la réalité de son pays», affirme que sa démarche s'inspire du marxisme. Il ajoute que tous ceux qui voudront se servir du marxisme comme guide d'action sur le terrain africain arriveront aux mêmes résultats que lui.

Dans ses ouvrages postérieurs à *Nations nègres et culture*, c'est-à-dire: *l'Unité culturelle de l'Afrique noire* (1960b), *l'Afrique noire précoloniale* (1960a), *Antériorité des civilisations nègres. Mythe ou vérité historique ?* (1967), et *Civilisation ou barbarie* (1981), Cheikh Anta Diop n'a pas remis en cause le matérialisme historique, mais il a exprimé son désaccord avec Marx et Engels sur certaines questions.<sup>1</sup>

---

1 Dans *l'Unité culturelle de l'Afrique noire*, Diop rejette la thèse engelsienne du passage universel du matriarcat au patriarcat formulée dans l'origine de la famille, de la propriété privée et de l'Etat, inspirée des travaux de Morgan et s'inscrivant dans une

\* Maître-assistant au CESTI, Université Cheikh Anta Diop de Dakar.

Laissant de côté, à dessein, l'examen de certaines thèses de Diop, hier farouchement combattues mais aujourd'hui de plus en plus admises, nous examinerons son attitude à l'égard du matérialisme historique dans ses analyses des rapports entre d'une part les conditions matérielles d'existence et les civilisations, et d'autre part la question des révolutions.

### **Civilisations et conditions matérielles d'existence**

Dans son étude de la civilisation de l'Égypte pharaonique, et dans la comparaison de celle-ci avec les autres civilisations, Diop a utilisé la démarche consistant à tout expliquer à partir des conditions matérielles d'existence, ce qui à ses yeux est conforme aux enseignements du matérialisme historique.

Le peuple Égyptien, écrit Diop (1979:411), est arrivé à créer une civilisation brillante grâce à la situation particulièrement favorable dans laquelle il se trouvait,<sup>2</sup> c'est-à-dire la dépendance de l'Égypte des crues du Nil. L'adaptation des hommes dans la vallée fertile du Nil exigeait une technique savante d'irrigation et de digues. L'impossibilité dans laquelle se trouvaient les communautés villageoises de mener les travaux d'irrigation et de construction d'un système de digues a justifié l'existence d'un pouvoir central placé au-dessus de ces communautés et chargé de l'exécution des grands travaux. Ces conditions matérielles d'existence ont poussé les Égyptiens à inventer des sciences (géométrie, astronomie, etc.) complétées par les arts et les religions. Pour Diop (1979:175-176), toute la superstructure de la société égyptienne découlait des conditions matérielles. «L'abondance des ressources de la vie, le caractère sédentaire et agricole de celle-ci, les conditions spécifiques de la vallée du Nil vont engendrer chez l'homme, c'est-à-dire le Nègre, une nature douce, idéaliste et généreuse, pacifique, imbue d'esprit de justice, gaie. Toutes ces vertus étaient pour la plupart indispensables à la coexistence quotidienne. Par la voie des exigences de la vie sociale, les conceptions telles que le matriarcat, le totémisme,

---

conception évolutionniste de l'histoire des civilisations avec ses trois grandes phases : l'état sauvage, la barbarie, la civilisation. Diop a raison contre Engels sur la question du passage universel du matriarcat au patriarcat, quoique Engels soit excusable au regard de l'état des informations dont il disposait.

- 2 Selon Diop, la civilisation égyptienne qui fait la fierté du Nègre «eût pu être créée par n'importe quelle autre race - pour autant qu'on puisse parler d'une race qui eût été placée dans un berceau aussi favorable, aussi unique». C'est dire donc que sa démarche n'est pas empreinte de racisme.

l'organisation la plus perfectionnée, la religion monothéiste naquirent. Elles engendrèrent d'autres. Ainsi, la circoncision découle du monothéisme; c'est bien en effet, l'idée d'un Dieu Amon incréé et créateur de tout ce qui existe, qui a conduit à l'idée d'androgynie (...)). Dans sa comparaison des populations nègres ayant essaimé à l'intérieur du continent avec celles de la Vallée du Nil, privilégiant toujours les conditions matérielles d'existence, Diop (1979:51-52) explique, à partir d'elles, la particularité de la situation de ces populations. «Désormais coupés de la mère patrie, envahis par l'Étranger, repliés sur eux-mêmes dans un cadre géographique exigeant un minimum d'effort d'adaptation, bénéficiant de conditions économiques favorables, les Nègres s'orientent vers le développement de leur organisation sociale, politique et morale plutôt que vers une recherche scientifique spéculative que le milieu ne justifiait pas, mais rendait impossible (...). L'histoire ayant rompu son ancien équilibre avec le milieu, le Nègre a trouvé un nouvel équilibre différent du premier par l'existence de technique qui n'était plus d'une importance utile contrairement à l'organisation sociale, politique et morale. Les ressources économiques étant assurées par des moyens qui n'exigent pas d'inventions perpétuelles, le Nègre se désintéressa progressivement du progrès matériel».<sup>3</sup>

Passant de l'étude de la genèse de la civilisation égyptienne à sa comparaison avec les autres civilisations, en particulier celles du berceau nordique, berceau des indo-européens, Diop continue à s'en tenir à l'action décisive des conditions matérielles d'existence. La férocité de la nature dans les steppes européennes, l'infertilité de ces régions, l'originalité des conditions matérielles dans ce berceau géographique, forgeront, chez l'homme, les instincts nécessaires à son adaptation au milieu. Ici, la nature ne permet aucune négligence : l'homme tirera son pain quotidien de la sueur de son front. Il apprendra avant tout, au cours de cette longue et pénible existence, à compter sur ses propres moyens, ses propres possibilités. Il ne peut pas se payer le luxe de croire en un Dieu bienfaiteur, qui lui prodiguerait avec abondance les moyens d'existence : son esprit enfantera surtout des divinités maléfiques, cruelles, jalouses et rancunières : Zeus, Javeh, etc.

---

3 En comparant la dernière phrase de la citation à ce passage du *Capital* (Livre 1, tome II) : «Une nature trop prodigue retient "l'homme par la main comme un enfant en lisière", elle l'empêche de se développer en ne faisant pas de son développement une nécessité de nature», on voit l'identité des positions de Diop et de Marx.

Dans cette activité ingrate que le milieu physique imposait à l'homme, était déjà impliqué le matérialisme, l'anthropomorphisme qui n'en est qu'un cas particulier, l'esprit laïc. C'est ainsi que le milieu forgea, peu à peu, ces instincts chez les hommes qui ont vécu dans cette région, chez les indo-européens en particulier. Tous les peuples de ce berceau, qu'ils soient blancs ou jaunes, auront l'instinct de conquête, parce qu'ils auront tendance à s'évader de ce milieu hostile. Ils sont chassés par le milieu, il leur faut partir ou succomber, tenter de conquérir une autre place au soleil dans la nature plus clémente et l'ébranlement des invasions ne s'arrêtera plus, dès qu'un premier contact avec le monde nègre méridional leur apprendra l'existence du pays où la vie est facile, les richesses abondantes, les techniques florissantes (...). Le climat froid engendra le culte du feu qui, depuis le feu Mithra jusqu'à la flamme du soldat inconnu de l'Arc de Triomphe et les flambeaux olympiques anciens et modernes, reste vivace. Ce nomadisme engendra l'incinération : on transportait ainsi dans de petites urnes les cendres des ancêtres (Diop 1979:175-176). A l'ardeur au travail, à l'expansionnisme, au matérialisme découlant des conditions matérielles, Diop a ajouté le patriarcat, la xénophobie, le pessimisme, l'individualisme, la tragédie comme genre littéraire par excellence. Pour avoir réduit les conditions matérielles à l'influence du milieu géographique, Diop a été l'objet de critiques de la part de certains marxistes<sup>4</sup> qui l'ont accusé de n'avoir pas été fidèle aux enseignements du matérialisme historique. Quoique l'action du milieu géographique ne soit pas à négliger, elle ne saurait, selon ces marxistes, jouer un rôle décisif dans l'analyse des sociétés. Parmi les conditions matérielles, c'est le mode de production qui est le facteur primordial.

L'insistance de Diop sur les conditions matérielles, suscite des remarques comme nous en ferons par la suite, mais certaines analyses de Marx lui donnent raison à un certain niveau.

Dans *l'Idéologie allemande*, Marx et Engels (1972:55), rompant avec la conception idéaliste de l'histoire pour jeter les fondements du matérialisme historique, présentent ainsi leur démarche: «Ces prémisses dont nous partons

---

4 Majhemout Diop, marxiste sénégalais reproche à Diop son attitude consistant à tout expliquer par la géographie, quand il écrit: «Il est clair que cette explication géographique du monde qui laisse à l'ombre non seulement plus de la moitié du globe (l'Asie et l'Amérique) mais encore se cantonne à quelques traits du caractère des peuples n'est pas satisfaisante pour l'esprit. Elle l'est d'autant moins qu'elle se substitue à l'explication marxiste générale du monde».

ne sont pas des bases arbitraires, des dogmes; ce sont les individus réels, leurs actions et leurs conditions d'existence matérielles, celles qu'ils ont trouvées toutes prêtes, comme aussi celles qui sont nées de leur propre action. Ces bases sont donc vérifiables par voie purement empirique».

Parmi ces bases, Marx et Engels citent la composition corporelle des individus, le milieu physique. Mais ils ajoutent : «Nous ne pouvons pas naturellement faire ici une étude approfondie de la constitution physique de l'homme elle-même, ni des conditions naturelles que les hommes ont trouvées toutes prêtes, conditions géologiques, orographiques, hydrographiques, climatiques» et autres. Toute l'histoire doit partir de ces bases naturelles et de leur modification par l'action des hommes au cours de leur histoire» (c'est nous qui soulignons).

En expliquant la note 2 contenue dans la citation, Marx et Engels donnent les précisions suivantes : «Or cet état de chose ne conditionne pas seulement l'organisation qui émane de la nature, l'organisation primitive des hommes, leurs différences de race notamment; il conditionne également tout leur développement ou non-développement jusqu'à l'époque actuelle». Dans *Le Capital* où la conception marxiste de l'histoire est devenue mûre, Marx revient sur le rôle décisif des conditions naturelles dans l'histoire des premières sociétés: «*Abstraction faite du mode social de la production, la productivité du travail dépend des conditions matérielles au milieu desquelles il s'accomplit* (c'est nous qui soulignons). Ces conditions peuvent se ramener soit à la nature de l'homme lui-même, à sa race, etc., soit à la nature qui l'entoure (c'est nous qui soulignons). Ces conditions naturelles externes se divisent au point de vue économique en deux grandes classes de richesses: richesse du sol, eaux poissonneuses, etc., richesses naturelles en moyens de travail, tels que chutes d'eau vive, rivières navigables, bois, métaux, charbon, etc. Aux origines de la civilisation, c'est la première classe de richesses naturelles qui l'emporte (c'est nous qui soulignons), plus tard dans une société avancée, c'est la seconde» (Marx 1973:186). Sur la base de toutes ces indications, on voit que les fondateurs du matérialisme ont ouvert une piste de recherche pour l'étude des premières civilisations. Mais préoccupés qu'ils étaient par l'analyse des sociétés modernes, ils n'ont pas senti la nécessité d'avancer plus loin sur cette piste. Tous ceux qui, à l'époque actuelle, cherchent à mettre l'accent sur l'importance des facteurs évoqués par Marx et Engels, sont considérés comme infidèles aux principes du matérialisme historique. Ceux qui émettent un tel jugement oublient souvent que, dans l'histoire des sociétés humaines, il a existé une époque caractérisée par la faiblesse des forces productives ayant engendré la soumission des hommes aux forces de la nature. A cette époque, dans la dialectique entre les forces

productives et les rapports de production, ce sont les forces productives qui ont joué un rôle décisif. Leur développement constituait donc le moteur du développement de la société. Ce n'est que lorsque les hommes ont commencé à maîtriser les conditions dans lesquelles ils produisaient, c'est-à-dire avec le développement des forces productives, que les rapports sociaux sont devenus plus décisifs que les forces productives dans l'histoire de certaines sociétés. Marx et Engels (1972:31) ne s'y sont pas trompés, eux qui, après avoir écrit : «l'histoire de l'humanité jusqu'à nos jours est l'histoire de la lutte des classes», ont été amenés à restreindre le champ de cette lutte des classes à l'histoire transmise par les textes. C'est dire donc que la lutte des classes, expression des rapports sociaux, n'a pas été et ne sera pas toujours décisive dans l'histoire des sociétés humaines.

En mettant l'accent sur le rôle décisif des conditions matérielles d'existence, réduites à l'action du milieu géographique dans son étude des civilisations des berceaux méridional, l'Égypte en particulier, et nordique, Diop s'inscrit en droite ligne dans la perspective tracée par Marx pour l'étude des premières civilisations. Cependant, sa démarche n'est plus conforme au matérialisme historique quand il passe sous silence l'existence de rapports sociaux.<sup>5</sup> Quel que soit l'état de leurs forces productives, les hommes produisent toujours en nouant entre eux des rapports sociaux de production. «Dans la production», écrit Marx (1970:170), «les hommes n'agissent pas seulement sur la nature, mais aussi les uns sur les autres. Ils ne produisent qu'en collaborant d'une manière déterminée et en échangeant entre eux leurs activités. Pour produire, ils entrent en relations et en rapports déterminés les uns avec les autres et ce n'est que dans les limites de ces relations et de ces rapports sociaux que s'établit leur action sur la nature, la production" (c'est nous qui soulignons).

N'ayant pas tenu compte de la relation dialectique entre le rapport des hommes avec la nature et le rapport des hommes entre eux, Diop a déduit les superstructures des conditions matérielles, c'est-à-dire l'action du milieu naturel sur les hommes. En agissant de la sorte, il s'est encore éloigné du matérialisme historique. Quand le matérialisme historique affirme que c'est l'existence sociale des hommes qui détermine leur conscience sociale, par existence sociale, il entend l'ensemble des conditions matérielles d'existence

---

5 Diop a pu être induit en erreur par une lecture rapide du passage du tome II du livre I du *Capital* déjà cité, dans lequel Marx, étudiant la production de la plus-value absolue et de la plus-value relative, fait provisoirement abstraction du mode de production.

et des rapports issus du procès de développement de la société que les hommes trouvent dans une société et qui détermine leur procès de vie sociale.

En réduisant donc les conditions matérielles d'existence à la seule action du milieu géographique, Diop tronque le matérialisme historique. En généralisant l'action du milieu naturel à toutes les étapes de l'histoire des berceaux méridional et nordique, Diop s'est éloigné aussi du matérialisme historique.

### **La question des révolutions**

La question des révolutions liée à l'étude des structures sociales et politiques de l'Égypte pharaonique, de l'Afrique noire et d'autres sociétés n'occupe pas une position centrale dans l'œuvre de Diop, quoiqu'elle ait retenu son attention sur une période de vingt sept (27) ans allant de la première édition de *Nations nègres et culture* en 1954 à la parution de *Civilisation ou barbarie* en 1981. Au cours de cette période, la pensée de Diop a subi une évolution caractérisée par des changements et des approfondissements que nous montrerons. Pour mener à bien une telle entreprise, nous adopterons deux démarches dialectiquement liées: la synchronie et la diachronie. Ces démarches nous permettront, dans une première partie, de présenter les positions de Diop et de suivre leur évolution pour déceler les changements et les approfondissements que nous présenterons sous la forme de sept (7) thèses, c'est-à-dire des positions théoriques dont on cherche à démontrer qu'elles sont bien fondées. Dans une deuxième partie, nous étudierons le contexte dans lequel Diop a abordé la question des révolutions, avant d'analyser sa démarche et ses thèses.

#### ***Les révolutions dans l'œuvre de Diop***

Avant d'exposer les thèses énoncées par Diop, il convient de définir ce qu'il entend par révolution.

En parcourant l'œuvre de Diop, on ne rencontre pas une définition du terme révolution. Toutefois, sur la base de ce que Diop a écrit sur les révolutions, on peut donner deux définitions de ce terme révolution: 1) la révolution est le processus devant conduire à un bouleversement social avec transfert du pouvoir des mains des dirigeants à celles des dirigés; 2) la révolution est le résultat de ce processus.

#### ***Les révolutions dans Nations nègres et culture***

A part quelques différences de détails, toute l'Afrique organisée en États présente, selon Diop, la même structure sociale et politique que celle du Cayor. En conséquence, toutes les conclusions tirées de l'étude de la société

cayorienne de l'époque néo-soudanaise sont, pour l'essentiel, valables pour les autres régions de l'Afrique.

L'analyse de la structure sociale du Cayor révèle l'existence d'un système de castes, d'un système esclavagiste marginal et de paysans ambulants.

### *Les castes*

Diop (1979:544) a donné la définition suivante de la caste :

La caste n'est autre chose qu'une profession considérée dans ses rapports dialectiques avec les sociétés: une profession avec l'ensemble des avantages et des inconvénients que comporte son exercice

Les castes sont caractérisées par une stabilité résultant du parfait équilibre des avantages et des inconvénients découlant de l'appartenance à une caste. Le noble dépense sur le plan matériel pour l'homme de caste, qui, en retour, doit abdiquer toute personnalité. Dans un tel système, la classe laborieuse, selon Diop, est la seule à pouvoir accumuler toutes les richesses. Non mécontente de son sort, elle ne peut pas être à l'origine d'un renversement de régime. L'exploitation à laquelle est soumise cette classe et sa haine de classe sont en raison inverse de celle de son homologue européen, vecteur de la révolution. «Le travailleur africain n'avait rien d'une bête parquée; il a toujours bénéficié du fruit de son travail. La fraction qui l'en empêchait était rituellement cédée dans un régime traditionnel: il ne sera pas un révolutionnaire mais un conservateur (c'est nous qui soulignons). Sa tendance sera toujours de ramener les choses dans l'ordre qui permet de retrouver la productivité normale, lequel ordre est synonyme de : chaque caste dans ses privilèges traditionnels» (Diop 1979:546).

### *Les esclaves*

Ils se répartissent en trois catégories: l'esclave capturé, les esclaves appartenant au peuple et les esclaves du roi.

#### *L'esclave capturé*

De par sa condition, «il est, par excellence, l'agent mécontent de la société, le premier élément révolutionnaire car le plus aliéné de tous. Mais la surveillance sous laquelle il était placé, la faible densité de la population répartie en villages dispersés, les multiples préjugés qui poussent les gens à s'ignorer davantage au lieu de chercher à entrer en contact, l'isolement relatif de chaque esclave au sein d'une famille étrangère et hostile, et, pour le moins, prête à le châtier, tant de raisons ont fait de l'esclave ancien un être plutôt messianique qui s'aliène progressivement sans songer concrètement à un soulèvement concerté de tous les esclaves pour bouleverser le régime



opresseur. Tout au plus, il s'enfuyait pour retrouver sa liberté ou se suicider, en désespoir de cause, s'il ne pouvait plus supporter les blessures sociales» (Diop 1979:550).

*Les esclaves appartenant au peuple*

Ils se répartissent en deux sous-catégories : les esclaves de la «maison maternelle» (diam negub ndey) et les esclaves de la «maison paternelle» (diam ker bay).

- Les esclaves de la «maison maternelle» sont assimilés à des membres de la famille. Les ressortissants âgés des enfants de la case de la mère deviennent les censeurs des mœurs et de la famille, les gardiens incorruptibles de la vieille tradition familiale. Ils sont respectés par tous les membres de la famille. Pour toutes ces raisons, les esclaves de la case de la mère sont des éléments conservateurs.
- Les esclaves de la *maison paternelle* constituent la catégorie la plus déracinée des esclaves. Ils sont perpétuellement mécontents mais ne peuvent pas réunir les conditions leur permettant de bouleverser le régime existant.

*Les esclaves du roi*

Ce sont les esclaves militarisés du roi. Comblés de faveurs, ils sont rarement mécontents. Ils peuvent devenir des «pseudo-ger» «donnant» à tous les hommes de castes.

*Le paysan ambulant*

N'étant pas l'objet d'une exploitation systématique et continue d'un patron qui serait rendu responsable de sa misère, le paysan ambulant n'a pas de raison de s'organiser sur une base collective ou la possibilité de le faire. En conséquence, il ne peut pas être à l'origine d'une transformation de régime.

Selon Diop, seule une catégorie de pauvres sans revenu, formant une classe de paysans libres, peut renverser le régime si elle est concentrée. De l'analyse des différentes composantes de la société cayorienne, Diop (1960a:8) tire cette conclusion: «En résumé, presque personne ne voulait changer de condition, il n'y avait pas de forces révolutionnaires; seuls les esclaves auraient bien voulu le faire, mais la structure économique de cette société préindustrielle ne le leur permettait pas. Le système de compensations des castes semble donc expliquer l'immobilité apparente des sociétés nègres depuis l'origine des temps : Egypte, Afrique, Arabie sabéenne, Inde dravidiennne».

Sur la base de cette conclusion, on peut énoncer ainsi *la première thèse de Diop: la révolution ne peut pas éclater dans les sociétés africaines.*

### **Les révolutions dans l'Afrique noire précoloniale**

Dans *L'Afrique noire précoloniale*, Diop revient sur l'analyse des composantes de la société africaine pour mieux développer et enrichir sa pensée avant d'aborder l'étude des sociétés non africaines. Au sujet des relations entre castes supérieures et inférieures, Diop (1960a:8) donne les précisions suivantes «... les ger ne peuvent pas exploiter matériellement les ressortissants des castes inférieures sans déchoir aux yeux du peuple et à leurs propres yeux. Ils sont au contraire tenus de les assister à tous les points de vue: même s'ils sont moins riches, ils doivent «donner» si un homme de «caste inférieure» s'adresse à eux. En échange, ce dernier doit leur céder sur le plan social (...). Par conséquent, s'il devait y avoir une révolution sociale, elle s'effectuerait de bas en haut. Mais il y a mieux, comme on le verra par la suite. Les ressortissants de toutes les castes, y compris les esclaves, sont étroitement associés au pouvoir en qualité de ministres effectifs, ce qui conduit à des monarchies constitutionnelles gouvernées par des conseils de ministres où figurent tous les représentants authentiques du peuple. On comprend dès lors qu'il n'y ait pas en Afrique de révolution contre le régime, mais seulement contre ceux qui l'appliquent mal c'est-à-dire les princes indignes. Il y a aussi naturellement des révolutions de palais». Ce que Diop apporte de nouveau par rapport à son ouvrage antérieur c'est l'existence de révolutions contre ceux qui appliquent mal le régime, et des révolutions de palais. Ces deux éléments nouveaux ne remettent nullement en cause la première thèse.

Réexaminant la situation de l'esclave de la «maison maternelle», Diop (1960a:10) écrit :

il est le captif de notre mère, par opposition à celui de notre père. On a pu l'acheter sur le marché, il peut provenir d'un héritage ou d'un don quelconque; une fois qu'il a fait souche, il est partie intégrante de la famille : il est le domestique fidèle, respecté, craint et consulté par les enfants. Le régime matriarcal aidant, nous le sentons plus proche de nous, comme procédant de notre mère, que l'esclave du père qui est à égale distance, socialement parlant, de tous les enfants de même père et de mères différentes. On le voit aisément, ce dernier sera donc le bouc émissaire de la société. *L'esclave de la mère ne peut donc être révolutionnaire* (c'est nous qui soulignons).

Quant à l'esclave du père, Diop (1960a:9) le décrit ainsi:

Quoiqu'il en soit, l'aliénation de l'esclave du père en Afrique est suffisamment importante sur le plan matériel et moral, pour que la conscience de celui-ci soit vraiment révolutionnaire. Mais pour des raisons liées au caractère préindustriel de la société africaine, éparpillement de la population dans les villages etc., il ne pouvait pas faire une révolution. Il faut ajouter qu'il était un intrus dans sa société qui l'épiait jour et nuit, et ne lui aurait pas laissé le temps de se

concerter avec ses semblables. Elle lui permettait encore moins d'acquérir une position économique et une éducation comparable à celle de la bourgeoisie de l'Occident au moment où elle renversait la noblesse. Cette catégorie d'esclaves aurait pu, apparemment, tout au plus s'allier avec la paysannerie pauvre, ceux qu'on appelait les «sans force», les *badolo* et dont le travail faisait vivre essentiellement la nation plus que celui des artisans.

Au sujet des esclaves du roi, Diop (1960a:9) apporte les précisions suivantes:

... les esclaves du roi... forment maintenant le gros de sa force militaire et... par conséquent, vont voir leur condition extrêmement améliorée. Ils ne sont plus esclaves que de nom, les griefs qu'ils portaient au cœur se sont émoussés à la suite de faveurs dont ils sont comblés : ils ont une part du butin après les expéditions, sous la protection du roi, pendant les périodes de troubles sociaux, ils peuvent même se livrer à des pillages plus ou moins discrets à l'intérieur du territoire national contre les paysans pauvres, les *badolo*, mais jamais contre les artisans qui ont toujours la possibilité de se faire restituer leurs biens confisqués. Le régime, les considérations sociales en vigueur, permettent aux artisans d'aller voir directement sans crainte le prince pour se plaindre auprès de lui (...). *L'esclave du roi, par la force des choses, est donc devenu un élément favorable au maintien du régime esclavagiste ; c'est un élément conservateur* (c'est nous qui soulignons).

Diop (1960a:11) ajoute aux composantes de la société une nouvelle donne: les *badolo*, c'est-à-dire, les *ger* de condition modeste voués à la culture du sol. «Mais, si on examine les choses de près, écrit-il, les *badolo*, plus que les artisans, nourrissaient la population et constituaient la majorité de la classe laborieuse. Pour des préjugés de castes cependant, cela ressort facilement de ce qui précède, ils ne pouvaient s'abaisser au point de contracter une alliance avec la catégorie d'esclaves mécontents, d'autant plus que ceux-ci étaient des inorganisés dont les chances de succès eussent été nulles. Si une telle alliance avait été réalisée dans l'histoire africaine, elle eût conduit à une révolte de paysans et d'esclaves, une jacquerie du genre de celle que l'Égypte a connue à la fin du Moyen Empire ou de celles qui ont jalonné toute l'histoire occidentale depuis le Moyen Age et dont aucune ne fut couronnée de succès. C'eût été une révolte et non une révolution bourgeoise».

Hormis les développements de sa pensée sur les composantes de la société africaine, Diop maintient sa thèse sur l'impossibilité de l'éclatement de révolutions dans les sociétés africaines.

Passant à l'étude des sociétés non africaines c'est-à-dire Athènes, Sparte, Rome, Diop décèle les forces sociales suivantes : les *apatrides*, et les *thètes* à Athènes, les *égaux* et les *inférieurs* à Sparte, les *patriciens* et les *plébéiens* à Rome.

S'appesantissant sur le cas de Rome, Diop, a montré que la Plèbe, parce qu'elle est constituée de barbares, d'hommes sans feu ni lieu, ne possédant ni terre ni religion, est l'agent des transformations révolutionnaires. L'invention de la monnaie et les progrès du commerce ont permis à la Plèbe de devenir riche et d'acquérir de l'importance dans la société grâce à la subversion de l'ordre existant.

Par rapport aux sociétés africaines, les sociétés européennes peuvent être le théâtre de révolutions. Sur la base de ce constat, Diop énonce sa deuxième thèse: *la révolution est possible dans les cités antiques du monde gréco-romain.*

### **Les révolutions dans l'Unité culturelle de l'Afrique noire**

Dans *l'Unité culturelle de l'Afrique noire*, Diop aborde rapidement la question des révolutions dans un chapitre comprenant un peu plus de quatre pages. La nouveauté est la prise en compte de l'isolement des sociétés africaines pour expliquer leur immutabilité.

### **Les révolutions dans Antériorité des civilisations nègres mythe ou vérité historique ?**

Diop étudie la question des révolutions dans le chapitre VIII intitulé *Le problème du mode de production africain ou asiatique<sup>6</sup> en général.* Comparé à ses écrits antérieurs, ce chapitre est le plus long que Diop ait consacré aux révolutions.

Pour la première fois et d'une façon explicite, Diop introduit le concept de «mode de production asiatique» pour examiner la question des révolutions. Il compare, sur une période suffisamment longue, deux sociétés appartenant aux modes de production «asiatique» et «occidental». Il s'agit de l'Egypte pharaonique, des sociétés grecque et romaine.

---

6 Bien qu'il ait emprunté le qualificatif mode de production asiatique à Marx, Diop, contrairement à Marx, soutient que les sociétés appartenant au mode de production asiatique connaissent un dynamisme, mais ce dynamisme ne débouche pas sur un changement qualitatif de la société. Diop ne partage pas non plus le point de vue de Marx sur le caractère éphémère des formations sociales asiatiques. «Marx s'étonnait du caractère éphémère des formations asiatiques : c'est une erreur que les théoriciens répètent sans discernement à sa suite, car si l'empire hétéroclite est éphémère, l'Etat national monolingue de type «asiatique», dont le modèle le plus achevé fut l'Etat Egyptien, est lui quasiment permanent avec près de trois mille ans d'existence de 3300 à 525 avant J.C....» (Diop 1981:170).

La problématique de Diop dans *Antériorité* consiste à expliquer, du point de vue marxiste, pourquoi certaines sociétés n'ont pas fait la révolution. Les réponses à cette question sont d'une part l'ampleur et la profondeur de la haine de classe dans une société et d'autre part l'étendue du territoire où vit cette société. La haine de classe étant liée à la réduction de l'homme en esclave, seuls les régimes esclavagistes sont révolutionnaires. Les pays n'ayant connu qu'un mode de production esclavagiste marginal sont le théâtre de troubles sociaux.

Sur la base de ce constat, on peut énoncer ainsi la troisième thèse de Diop: la Révolution n'éclate que dans une société où domine un véritable mode de production esclavagiste.

Dans une société s'étendant sur une grande superficie, écrit Diop (1967:154), un fort mécontentement ne peut pas provoquer un bouleversement complet de la société. Tel a été le cas de l'Égypte. «Le mécontentement était suffisamment fort pour provoquer le bouleversement de la société égyptienne et ceci dans tout le pays. Mais il lui manquait la force des mouvements modernes: une direction et une coordination. Cela eut exigé un niveau d'éducation populaire incompatible avec les possibilités et les formes de l'éducation de l'époque. Mais c'est surtout l'étendue qui a vaincu les insurgés (c'est nous qui soulignons). Le pays était déjà unifié et la royauté pouvait se réfugier dans les provinces périphériques ne serait-ce que sous la forme d'une féodalité larvée pour en resurgir plus tard».

La quatrième thèse de Diop peut être ainsi énoncée. La société égyptienne a engendré une situation révolutionnaire ne débouchant pas sur une révolution à cause, d'une part de l'absence d'une direction et d'une coordination et d'autre part de l'étendue du territoire.

Dans *Antériorité des civilisations nègres*, Diop, contrairement à sa conception antérieure de l'Égypte et de l'Afrique noire, constate une différence entre l'Égypte ancienne et les monarchies de l'Afrique noire. Cela lui permet de reformuler ses thèses sur les sociétés de l'Afrique noire et du monde gréco-romain.

La première thèse est ainsi reformulée : la révolution ne peut se déclencher que dans une société esclavagiste où l'élément mécontent, aliéné sans compensation devient numériquement prépondérant. Ce facteur n'ayant pas existé dans les monarchies d'Afrique noire, il n'y a pas eu de révolution. Ce qui est nouveau dans l'énoncé de cette thèse, c'est la reconnaissance de la possibilité de l'éclatement de la révolution dans certaines sociétés de l'Afrique noire.

La deuxième thèse enrichie est ainsi reformulée: l'explosion révolutionnaire et son succès sont rendus possibles par un esclavage exceptionnellement dur et un territoire exigu.

L'explication des conditions rendant possible une révolution, constitue la nouveauté dans cette thèse.

Revenant sur les sociétés à mode de production asiatique, Diop qui avait exclu la possibilité de l'éclatement d'une révolution en leur sein, admet que la réduction de ces sociétés en esclavage au sens occidental du terme est la condition de leur dynamisme.

Diop impute à l'esclavage sans rémission la cause des trois grandes révolutions que l'humanité ait connues: a) la révolution gréco-latine; b) la révolution qui part du Moyen Age, aboutit à Cromwell, à la révolution française de 1789 et à la révolution soviétique de 1917 qui a débouché sur le socialisme; et c) la troisième est planétaire et concerne toutes les anciennes colonies qui se libèrent du joug colonial.

La cinquième thèse s'énonce dès lors de la façon suivante : les trois grandes révolutions victorieuses ont pour cause l'esclavage sans rémission.

### **Les révolutions dans *Civilisation ou barbarie***

La question des révolutions est abordée dans la deuxième partie de l'ouvrage, intitulée: «Les lois qui gouvernent l'évolution des sociétés : moteur de l'histoire dans les sociétés à MPA et l'Etat-cité grec». A l'exception du chapitre VIII *d'Antériorité des civilisations nègres*, non seulement cette deuxième partie constitue le texte le plus long consacré par Diop à l'étude de la question des révolutions, mais encore elle présente la pensée définitive de Diop sur cette question.

Diop élargit son champ d'activité aux temps modernes. Pour la première fois, il analyse le concept de mode de production asiatique sur la base de cinq critères<sup>7</sup> empruntés à Jean Chesneaux. Ces critères sont les suivants: a) les fonctions économiques de l'Etat et ses rapports avec les communautés villageoises; b) les caractères de la production villageoise; c) la contradiction fondamentale des sociétés qui relèvent de ce mode de production; d) le

---

7 Ces critères sont examinés par Jean Chesneaux, dans un article paru dans le numéro 114 de *La Pensée*. Quoique Diop utilise les mêmes critères que Chesneaux, il n'est pas toujours d'accord avec lui.

régime de la terre dans ces sociétés; et e) le rôle du commerce et de la vie urbaine dans ces mêmes sociétés.

La contradiction du mode de production asiatique que Diop (1981:175) a évoquée dans ses ouvrages antérieurs est définie pour la première fois. «On appelle contradiction fondamentale des sociétés à MPA, le fait qu'une production «capitaliste d'Etat» se développe sur des bases communautaires caractérisées par l'appropriation collective de la terre. La société à MPA ne recèlerait pas assez de forces pour développer cette contradiction jusqu'à son terme, c'est-à-dire jusqu'à la dissolution de la propriété collective et l'apparition de la propriété individuelle du sol» (c'est nous qui soulignons).

Avant de présenter sa conception de la révolution dans les sociétés à MPA sur la base de l'explicitation de leur contradiction fondamentale, Diop (1981:177-178) s'est penché sur les travaux des théoriciens qui ont étudié la question des révolutions dans ces sociétés. Il commence par constater que ces théoriciens ne se sont pas posé la question de savoir pourquoi les révolutions n'ont pas réussi dans les sociétés à MPA. «Ne sachant pas y répondre, les théoriciens ont évité jusqu'ici de la poser ; ils ont feint de croire qu'il n'y a jamais eu de révolutions ou de mouvements révolutionnaires dans les Etats à MPA et que les convulsions sociales qui y naissent et s'y développent ne sont que de vulgaires jacqueries que l'on ne saurait confondre avec des révolutions. C'est contre cette manière erronée de voir les problèmes, qui relève presque d'une attitude européocentriste, que nous nous élevons (c'est nous qui soulignons). Tout se passe comme si les tenants de cette position n'élevaient à la dignité de révolution que les mouvements qui ont «réussi». Or, la Commune de Paris et la révolution russe de 1905 montrent qu'une révolution n'est pas toujours couronnée de succès et que parfois les cas d'échec sont plus instructifs».

A la suite de ce constat, Diop (1981:239-240) rejette la formulation de la contradiction fondamentale des Etats à MPA telle qu'elle est présentée par ceux qu'il critique. «La formulation de la contradiction fondamentale des Etats à MPA est erronée et «éthnocentrique», à savoir «exploitation d'une propriété communautaire tribale sur une base de classe». En effet, il n'est pas scientifique de confondre, dans une même définition, la notion de propriété de l'époque préhistorique des clans de l'Epervier et du Crocodile avec l'idée que les Egyptiens se faisaient de la propriété collective du sol à l'époque de Ramsès II, après 2500 ans de vie nationale intégrée, chez le peuple qui représente la plus forte cohésion dans l'histoire de l'antiquité : un saut qualitatif s'est opéré, et dont on ne tient pas compte dans les analyses lorsqu'il y a passage de la tribu à la nation».

A l'ancienne problématique des révolutions dans les Etats à MPA, Diop (1981:240) a substitué une nouvelle: «montrer en quoi une société esclavagiste de type romain était plus révolutionnaire que des sociétés à MPA, et ensuite expliquer la contradiction fondamentale de la société romaine à savoir: pourquoi la société la plus dynamique, la plus révolutionnaire de l'antiquité, parce que la plus esclavagiste, n'a pas fait la révolution? Pourquoi toutes les tentatives de révolte y ont-elles été aisément étouffées dès qu'elle a adopté le cadre asiatique?»

La réponse à ces questions se trouve dans l'étendue du territoire et la complexité de l'appareil d'Etat. «A travers toute l'histoire et jusqu'à ce que le progrès technique et l'éducation aient rendu possible une meilleure coordination de l'action insurrectionnelle (1789, 1917, 1949 — France, URSS, Chine), les peuples des pays à MPA ont toujours été vaincu par la complexité de l'appareil d'Etat et l'étendue des royaumes dont ils voulaient transformer les régimes sociaux par d'authentiques mouvements révolutionnaires» (c'est nous qui soulignons).

L'intervention de l'Etat est de nature économique. Elle consiste à juguler le mécontentement et à ramener l'ordre, sinon la paix. L'Etat arrive à ce résultat en combinant les intérêts publics et privés sur une base nationale et non tribale.

Cet interventionnisme de l'Etat caractérise les Etats modernes selon Diop. Il explique les énormes difficultés rencontrées aujourd'hui dans les différents pays par le processus révolutionnaire. Sur la base de tout ce qui précède, on peut énoncer ainsi la sixième thèse de Diop : les sociétés à MPA et les sociétés modernes sont grosses de révolutions qui ne triomphent pas à cause de l'étendue du territoire et de la complexité de l'appareil d'Etat. Il localise à l'extérieur des sociétés à MPA le facteur permettant de dépasser leur contradiction interne.

La disparition de celle-ci est due au hasard d'une cause externe : les invasions barbares, la colonisation. La septième thèse de Diop, peut être ainsi énoncée : la cause du dépassement de la contradiction interne des sociétés à MPA est d'origine externe.

Revenant sur l'inexistence de révolutions dans les Etats-cités en Afrique noire, Diop (1981:208), enrichissant sa thèse sur les révolutions en Afrique noire, fait intervenir de nouveaux facteurs: la différence des conditions agraires, l'ignorance de la xénophobie, de l'isolement de l'étranger. Pourquoi la révolution n'a-t-elle pas eu lieu dans les Etats-cités africains qui ont existé dans l'histoire? On pourrait donner, comme premier élément de réponse, la différence de conditions agraires: nulle part en Afrique, la terre ne fut un



bien, une propriété réservée à la noblesse et inaccessible au petit peuple déshérité et aux étrangers. Au contraire, n'importe où, l'étranger qui arrive le «soir» trouvera, le «lendemain», une communauté qui l'accueille et qui lui garantit l'usufruit d'un lopin de terre aussi longtemps qu'il en aura besoin; donc la raison principale de la révolution dans les cités grecques est absente dans les cités africaines qui, au surplus, ignorent la xénophobie, et l'isolement corollaire de l'étranger qui en découle; ainsi les moeurs et les usages ne permettaient pas la constitution d'une plèbe constituée de déshérités étrangers sans feu ni lieu, à la périphérie des cités africaines.

## **L'analyse de la démarche et des thèses de Diop**

### ***Du cadre théorique de l'activité de Diop***

Avant de procéder à l'analyse de la démarche et des thèses de Diop, il est indispensable de situer son entreprise théorique dans le cadre plus général de la problématique du dynamisme des sociétés non européennes.

La plupart des chercheurs européens qui ont étudié les sociétés non européennes ont insisté sur leur manque de dynamisme. Les marxistes européens ne constituent pas une exception. Marx, dans une série d'écrits: *Les résultats éventuels de la domination britannique en Inde* et dans un passage du *Capital*, a mis en relief l'immutabilité des sociétés asiatiques qu'il a expliquée par l'absence de propriété privée, l'union de l'agriculture et du métier, une division du travail invariable. «La simplicité de l'organisme productif de ces communautés qui se suffisent à elles-mêmes, se reproduisent constamment sous la même forme et, une fois détruites se reconstituent au même lieu et avec le même nom, nous fournit la clef de l'immutabilité des sociétés asiatiques, immutabilité qui contraste d'une manière si étrange avec la dissolution et la reconstruction incessante des Etats asiatiques, les changements violents de leurs dynasties. La structure des éléments économiques fondamentaux de la société reste hors d'atteinte de toutes les tourmentes de leur régime politique» (Marx 1973:48). Les sociétés asiatiques ne recèlent donc pas un dynamisme interne leur permettant de passer d'un stade à un autre. Il faut l'intervention de facteurs extérieurs pour produire ce dynamisme. Tel est le point de vue de Marx dans son article: *Les résultats éventuels de la domination britannique en Inde*. «L'Angleterre a une double mission à remplir en Inde : l'une destructrice, l'autre régénératrice; l'annihilation de la vieille société asiatique et la pose des fondements matériels de la société occidentale en Asie» (Marx et Engels 1977:93).

Marx a été amené à utiliser l'expression mode de production asiatique pour rejeter le qualificatif féodal appliqué à la formation sociale de l'Inde Moghole. Ce mode de production asiatique se caractérise par les traits suivants : l'absence de propriété privée de la terre, la présence d'un système d'irrigation à grande échelle dans l'agriculture, l'existence de communautés villageoises autarciques associant l'artisanat à l'agriculture, l'existence d'un Etat planant au-dessus de ces communautés et s'appropriant le surplus de la production.<sup>8</sup>

Marx a parlé du mode de production asiatique dans ses articles pour le *New York Daily Tribune*, dans les *Grundrisse...*, la Contribution à la critique de l'économie politique et dans le *Capital*. Dans ce dernier ouvrage, il est resté fidèle à l'image européenne classique de l'Asie héritée de ses prédécesseurs, Hegel en particulier. L'utilisation par Marx du qualificatif mode de production asiatique est la preuve de son souci de tenir compte de la diversité des réalités historiques pour ne pas faire du matérialisme historique une philosophie de l'histoire.

Quand, à la suite de la condamnation de l'utilisation du qualificatif mode de production asiatique, le débat sur ce qualificatif a repris, son champ d'application a été étendu dans deux directions. La première fait remonter loin la notion de mode de production asiatique pour y inclure les sociétés anciennes du Proche-Orient et de la Méditerranée antérieures à l'époque classique : la Mésopotamie sumérienne, l'Egypte pharaonique, l'Anatolie hittite, la Grèce mycénienne ou l'Italie étrusque.

---

8 Anderson (1978:320-321) conteste certains des traits caractéristiques avancés par Marx pour définir le mode de production asiatique «l'autarcie, l'égalité et l'isolement des communautés villageoises indiennes ont... toujours été un mythe ; à la fois le système des castes en leur sein et l'Etat au-dessus d'elles en empêchaient l'existence (...). La combinaison d'un Etat fort et despotique et de communes villageoises égalitaires est... intrinsèquement improbable; politiquement, socialement et économiquement les deux éléments s'excluent. Partout où l'on trouve un Etat central puissant, il y a des différenciations sociales très poussées, et il y a toujours un échec d'exploitation et d'inégalités qui s'étend jusqu'aux plus petites unités de production». Il impute certaines erreurs de Marx à son manque d'information inévitable à l'époque où il analysait les sociétés asiatiques.

La deuxième direction étend le mode de production asiatique aux organisations étatiques des formations sociales tribales ou semi-tribales : sociétés des îles polynésiennes, chefferies africaines, tribus indiennes d'Amérique. Ceux qui ont emprunté cette deuxième direction n'insistent plus sur le despotisme de l'Etat, mais sur la survivance de rapports fondés sur la parenté, sur la propriété rurale communautaire et sur la cohésion des villages autarciques.

Cheikh Anta Diop qui, dès *Nations nègres et culture*, a inscrit sa démarche dans une perspective marxiste, s'est placé dans la même problématique que les tenants de la thèse de l'immutabilité des sociétés non européennes, quoique cependant il n'ait pas utilisé les arguments avancés par ses prédécesseurs pour accréditer la thèse de l'immutabilité des sociétés africaines.

Tout en se plaçant dans la problématique de l'immutabilité des sociétés non européennes, Diop a apporté une innovation en expliquant cette immutabilité, pour ce qui concerne les sociétés africaines, non par l'absence de la propriété privée, mais par un système de compensation entre les différentes castes constituant la société, par le manque de profondeur de la haine de classe et par l'étendue du territoire.

### *De la démarche et des thèses de Diop*

La démarche de Diop qui s'inspire du matérialisme historique pose un certain nombre de problèmes. Pour les marxistes, la révolution est un acte par lequel une classe renverse une autre. Cet acte est le produit de conditions objectives, c'est-à-dire la contradiction entre les forces productives et les rapports de production. Dans sa première thèse, Diop, n'a pas fait allusion au concept de mode de production. Il a assimilé les relations sociales à des relations de production. Dans le cadre d'une société où l'esclavage est marginal, ces relations sociales revêtent la forme de relations interpersonnelles. Pour faire jouer aux relations sociales le rôle de relations de production, au moins une de ces deux conditions doit être remplie. Soit les relations de production déterminent la forme d'accès aux ressources, le contrôle des moyens de production et de distribution, soit les relations sociales organisent la force de travail et déterminent la forme sociale de distribution des produits, c'est-à-dire la forme de circulation. Aucune de ces deux conditions n'est remplie dans le cadre de l'esclavage marginal et du régime des castes.

C'est dans sa troisième thèse que Diop utilise le concept de mode de production. Les causes invoquées pour expliquer le non-éclatement de révolutions ne sont pas satisfaisantes. La haine de classe est un facteur subjectif. Son développement non combiné à celui des facteurs objectifs ne

peut pas produire une révolution, mais une révolte. La révolution suppose d'une part l'existence de contradictions inscrites dans la réalité et arrivées à maturité, et d'autre part l'existence d'un parti d'avant-garde capable d'analyser scientifiquement de telles contradictions pour déceler le devenir qu'elles renferment et doté des moyens de libérer ce devenir. Dans ce cas, la révolution achève le processus de l'évolution de la maturation graduelle, au sein d'un ordre devenu caduque, des conditions d'un régime social nouveau.

En l'absence de ces conditions objectives, le développement de la haine ne peut déboucher que sur une révolte, c'est-à-dire, un soulèvement contre l'autorité établie sans une possibilité de sa remise en cause radicale. L'explication de l'échec des révolutions par le facteur étendue n'est pas non plus suffisante. Le facteur géographique n'est pas déterminant dans l'explication des phénomènes historiques.

Ce qui est déterminant, c'est le mode de production. Deux pays peuvent avoir les mêmes conditions géographiques sans pour autant avoir le même mode de production. L'histoire fournit des exemples infirmant le rôle attribué par Diop à l'étendue dans la victoire ou la défaite d'une révolution. Les communistes chinois ont récusé l'argument consistant à expliquer la défaite des luttes menées par différentes forces dans l'histoire de leur pays par l'étendue du territoire. Dans «La révolution chinoise et le Parti communiste chinois», Mao (1969:329) affirme que le régime féodal a duré 3000 ans en Chine. Durant toute cette période, la Chine a connu des insurrections qui n'ont pas débouché sur un changement de régime politique à cause de l'absence de forces productives nouvelles, de nouveaux rapports de production, de forces politiques d'avant-garde. «L'impitoyable exploitation économique et la cruelle politique des propriétaires fonciers contraignirent la paysannerie à entreprendre un grand nombre d'insurrections contre leur domination. Il y en eut des centaines, grandes et petites ; toutes furent des soulèvements de paysans, des guerres révolutionnaires paysannes (...) les insurrections et les guerres paysannes que connut l'histoire de la Chine sont d'une ampleur sans égale dans le monde. Dans la société féodale chinoise, les luttes de classe de la paysannerie, les insurrections et les guerres paysannes ont été les véritables forces motrices de la société. Cependant, comme il n'y avait alors ni forces productrices nouvelles, ni nouveaux rapports de production, ni nouvelle force de classe, ni parti politique d'avant-garde, les insurrections et les guerres manquaient d'une direction juste, comme celle qu'assument aujourd'hui le prolétariat et le parti communiste; de ce fait, toutes les révolutions paysannes se soldaient par la défaite et étaient invariablement utilisées pendant ou après leur déroulement, par les propriétaires fonciers et la noblesse, comme instrument d'un changement de

dynastie. Et c'est ainsi qu'en dépit d'un certain progrès social réalisé à l'issue de chaque grande révolution paysanne, les rapports économiques féodaux et le régime politique féodal demeuraient pratiquement les mêmes» (c'est nous qui soulignons).

La cause de la défaite des révolutions et celle de l'immuabilité de la société chinoise ne se trouvent donc ni dans l'étendue du territoire comme l'a soutenu Diop, ni dans l'absence de la propriété privée comme l'a soutenu Marx.

Autant la victoire de la révolution chinoise a infirmé la thèse de Diop sur le rôle de l'étendue dans la défaite des révolutions, autant la Commune de Paris aurait dû confirmer la justesse de cette thèse.

L'explication des grandes révolutions victorieuses: la révolution gréco-latine, les révolutions bourgeoise et prolétarienne (Russe), la révolution dans les colonies par un esclavage sans rémission, ne rend pas compte du déroulement véritable des choses.

A l'exception de la révolution gréco-latine, on ne peut pas dire que les autres ont éclaté dans des régimes esclavagistes.<sup>9</sup> La révolution française de 1789 est une révolution bourgeoise ayant mis fin à la féodalité. Elle se présente comme la solution apportée à la contradiction devenue antagoniste entre les forces productives et les rapports de production dans le cadre de l'ordre féodal. Quant à la révolution russe de 1917, elle est le résultat de la rupture de la chaîne formée par les pays impérialistes dans son maillon le plus faible.

Les changements intervenus dans les colonies ne sont pas tous le fruit de révolutions. Dans la plupart des ex-colonies, l'accession à la souveraineté internationale s'inscrivait dans la tactique du néocolonialisme consistant à créer des Etats théoriquement indépendants, mais dont l'économie et la politique sont manipulées par les anciennes puissances coloniales avec le concours de leurs représentants locaux. Quoiqu'il y ait un changement de statut juridique de ces Etats, ce changement ne peut pas être assimilé à une

---

9 Pour Diop (1967:187), il n'y a pas de différence fondamentale entre les modes de production esclavagiste et féodal. Ce dernier n'est qu'une variante du premier. «Le mode de production féodal au sens occidental du terme n'est qu'une variante, à peine fardée, du mode de production esclavagiste. Donc ce dernier seul est fondamental, déterminant pour la suite de l'évolution historico-sociale, en ce sens qu'il engendre, à coup sûr, la production capitaliste qui entraîne la révolution, celle-ci débouchant sur le capitalisme».

révolution, parce que ces Etats n'ont pas coupé le cordon ombilical qui les liaient aux anciennes puissances coloniales.

La thèse de Diop sur l'impossibilité d'une révolution dans les sociétés contemporaines à cause de la complexité de l'appareil d'Etat ne nous semble pas satisfaisante. Diop a émis cette thèse sur la base de ce constat : les Etats modernes ne sont que la réplique modernisée et laïcisée, à des degrés différents, de l'Etat à mode de production asiatique.<sup>10</sup> Cette conception de l'Etat moderne découle du diffusionnisme.

Engels a montré dans *l'Origine de la famille, de la propriété privée et de l'Etat* que l'Etat ne voit le jour que là où existent des contradictions dont le maintien dans des limites acceptables est subordonné à l'existence d'une structure qui, tout en ayant l'air de se situer au-dessus de la société, est, en réalité, au service de la classe dominante. En tant qu'il répond à une nécessité objective, l'Etat ne peut pas être transporté dans une société qui n'en a pas besoin.

Avec le développement des sociétés contemporaines, il est normal que l'appareil d'Etat devienne plus complexe eu égard l'ampleur des nouveaux problèmes. Si complexe que soit cependant cet appareil, il plonge ses racines dans une société traversée par des contradictions. En conséquence il ne peut pas ne pas être affecté par de telles contradictions.

---

10 Diop (1981:243) caractérise ainsi l'Etat à MPA: «Celui-ci (l'Etat) né d'un élan du groupe pour survivre est antérieur à l'antagonisme de classe: l'opposition de classes suppose un embryon de pouvoir étatique, ne serait-ce que tribal, qui force les individus à obéir. Donc les vues d'Engels en cette matière ne sont pas très exactes. On pourrait tout au plus dire qu'il y a simultanéité, qu'il existe un lien dialectique entre l'exploitation de l'homme par l'homme et l'apparition de l'Etat, ne serait-ce que sous forme embryonnaire, ce qui exclurait toute notion d'antériorité de l'une par rapport à l'autre». Commentant le passage du *Capital*, (1973 Livre III, Tome 3, p.172) dans lequel Marx indique que, pour expliquer la forme spécifique que revêt un Etat à une période donnée, il faut examiner le rapport immédiat entre le propriétaire des moyens de production et le producteur direct. Diop déclare «Nous pensons que le processus envisagé par Marx devrait pour une fois, être renversé. C'est la cause matérielle qui est à la base de la naissance de l'Etat, qui détermine le processus d'apparition de celui-ci, le type d'Etat, sa forme politique spécifique» Donc, la forme des rapports de production est déterminée par le type d'Etat ainsi créé; par conséquent, des rapports de production de type esclavagiste sont exclus par le MPA (Diop 1973:260). On voit donc que Diop n'est pas du tout d'accord avec la conception marxiste de l'Etat appliquée aux sociétés relevant du mode de production asiatique.

A l'heure actuelle, les sociétés contemporaines ne sont pas séparées des autres par une muraille de Chine. La plupart d'entre elles sont intégrées dans le même marché mondial capitaliste. Ce marché mondial tout en obéissant aux mêmes lois, ne constitue pas un milieu homogène. Il est composé de pays dont certains appartiennent au centre et d'autres à la Périphérie. L'une des particularités des pays appartenant à la périphérie est la persistance du phénomène de l'accumulation primitive du capital caractérisé par le transfert de valeurs vers le centre. Ce transfert agit sur la contradiction principale opposant dans les pays du centre la bourgeoisie et le prolétariat dans le sens de son atténuation.

Dans le cadre du capitalisme devenu système mondial, de nouvelles contradictions s'ajoutent à la contradiction caractérisant le capitalisme prémonopolistique. Ces contradictions sont liées et influent les unes sur les autres. Aujourd'hui, nous ne sommes plus à l'époque où le vent de l'Est l'emportait sur le vent de l'Ouest. La révolution connaît un reflux partout.

L'Occident a mis en place tout un dispositif pour prévenir et empêcher l'éclatement des révolutions tant dans ses frontières qu'à l'extérieur de celles-ci. Toute analyse superficielle de la réalité actuelle peut déboucher sur l'affirmation de l'impossibilité de l'éclatement de révolutions dans les Etats modernes. En tout état de cause, on ne peut pas imputer cet état de fait à la complexité de l'appareil d'Etat.

Diop qui a étudié la question des révolutions dans les sociétés européennes et africaines surtout, a énoncé sept thèses reflétant les changements notés dans sa démarche et sa vision des sociétés africaines. En dépit des remaniements et approfondissements de ses thèses, Diop, pour l'essentiel, est demeuré attaché à sa thèse initiale sur l'impossibilité de l'éclatement de révolutions victorieuses dans nos sociétés. Ayant débuté sa réflexion sur les questions de la révolution dans le cadre d'une problématique qu'il n'a pas posée, Diop est demeuré prisonnier de cette problématique nonobstant ses tentatives d'en sortir. C'est d'ailleurs ce qui explique les traces d'eurocentrisme dans son oeuvre, c'est-à-dire la similitude de sa position sur le devenir dans les sociétés africaines avec celle des Européens de l'époque coloniale surtout. L'existence de telles traces est en contradiction flagrante avec l'objectif de Diop : brosser un tableau de l'histoire de l'Afrique telle qu'elle est et non telle que les Européens, vainqueurs des autres peuples, ont voulu qu'elle fût. Ayant mené un travail colossal nécessitant l'investigation de nombreux champs de recherche, Diop pour différentes raisons, ne pouvait pas exceller de la même façon dans tous les domaines. Ce qui explique pourquoi certaines de ses thèses sont considérées comme non satisfaisantes. Mais l'effort fourni pour

leur élaboration est la preuve de l'existence de problèmes complexes confirmée de nos jours par les échecs des différents processus révolutionnaires enclenchés dans certaines parties du continent et par l'impossibilité de trouver une issue satisfaisante à des situations révolutionnaires. Le mérite de Diop est d'avoir mis le doigt sur ces problèmes et ouvert la voie pour les résoudre en dehors des sentiers battus.

### **Conclusion**

Cheikh Anta Diop, bien qu'il ne soit pas déclaré marxiste, a subi l'influence de la démarche marxiste dans ses études des civilisations africaines. Ayant débuté ses travaux dans un contexte où, au sein du marxisme, régnaient un dogmatisme et un sectarisme, véritables obstacles au développement de la théorie, Diop, conscient de la spécificité des réalités africaines et non effrayé par le terrorisme idéologique, a eu l'audace d'avoir fait un pas sur la piste tracée par les fondateurs du matérialisme historique pour jeter la lumière sur des civilisations jusqu'alors considérées en marge de l'histoire de l'humanité. Certes, en certains endroits de son oeuvre, sa démarche est critiquable du point de vue des principes du matérialisme historique. Mais son mérite, par rapport à la plupart des marxistes africains de sa génération, est d'avoir su que si, comme l'a si bien dit Althusser, Marx a découvert le continent histoire, son exploration n'a pas pris fin avec sa découverte. Il faut en conséquence, avec les instruments théoriques légués par Marx, continuer l'exploration de ce continent pour y faire des découvertes enrichissant la science de l'histoire, le matérialisme historique, dont la prétention n'est pas de donner une vérité définitive avec un grand V, devant laquelle on s'agenouillerait respectueusement. Pour avoir su cela avant beaucoup de marxistes africains et pour avoir insisté sur la particularité de l'Afrique, Diop a donné, à ces marxistes, une belle leçon d'initiative et d'audace théoriques.

Au crépuscule de ce vingtième siècle, dans un continent confronté à de nombreux problèmes dans l'analyse desquels les intellectuels ont un rôle à jouer, puisse l'exemple de Diop faire tâche d'huile chez ceux qui, parmi les intellectuels africains, sont les mieux armés théoriquement pour se livrer à une étude des réalités concrètes africaines!



## Bibliographie

- Anderson, Perry, 1978, *L'Etat absolutiste II — L'Europe de l'Est*, annexe B consacrée au mode de production asiatique, Paris, Maspero, pp. 320-321.
- Diop, Cheikh Anta, 1960a, *L'Afrique noire précoloniale*, Paris, Présence africaine.
- Diop, Cheikh Anta, 1960b, *L'Unité culturelle de l'Afrique noire*, Paris, Présence africaine.
- Diop, Cheikh Anta, 1967, *Antériorité des civilisations nègres : mythe ou réalité ?* Paris, Présence africaine.
- Diop, Cheikh Anta, 1979, *Nations nègres et culture*, 2 vol., Paris, Présence africaine.
- Diop, Cheikh Anta, 1981, *Civilisation ou barbarie*, Paris, Présence africaine.
- Mao Zedong, 1969, «La révolution chinoise et le Parti communiste chinois», in *Oeuvres choisies*, Tome 2, Beijing, Editions en langues étrangères, p. 329.
- Marx, K. et Engels, F., 1968, *L'Idéologie allemande*, Texte intégral, Paris, Editions sociales.
- Marx, K. et Engels, F., 1972, *L'Idéologie allemande*, Paris, Editions sociales.
- Marx, K. et Engels, F., 1972, *Le Manifeste du parti communiste*, Classiques du marxisme, Paris, Edition bilingue, Edition sociales.
- Marx, Karl et Engels, F., 1977, Textes sur le colonialisme, Moscou, Editions du Progrès.
- Marx, Karl, 1970, «Travail salarié et capital», in *Oeuvres choisies* de Marx et Engels Tome I, Moscou, Editions du Progrès.
- Marx, Karl, 1973, *Le Capital*, Livre I, Tome II, Paris, Editions Sociales.